

NÔ ET KYÔGEN

En hommage à nos maîtres et à nos sources

Du 15 au 19 mars 2023
au Théâtre du Soleil - Cartoucherie - 75012 Paris



Pour clore les ultimes représentations de *L'Île d'or* à la Cartoucherie,
le Théâtre du Soleil accueille

Kinué Oshima et Tadashi Ogasawara

venus pour l'occasion du Japon avec leur famille entière.

Cinq représentations exceptionnelles et inhabituelles en France.

22 artistes issus des Écoles Kita et Izumi interpréteront

3 programmes faisant se succéder des pièces de Nô et de Kyôgen.

Programme A : mercredi 15 et vendredi 17 mars à 19h30

Programme B : jeudi 16 à 19h30 et samedi 18 mars à 15h

Programme C : dimanche 19 mars à 13h30

Elle vient. "Elle vient" ? On n'a jamais vu un Venir comme ça !?

Kinué est une Énigme

Elle vient – comme personne, comme en rêve, comme un rêve, elle approche portée, non par des pas. Mais par un vol terrestre, comme passe un souvenir présent, un souvenir qui n'arrive pas, qui demeure, mobile immobile, ni mobile ni immobile, silhouette irisée, vision taillée dans l'étoffe des apparitions,

on ne peut pas la quitter des yeux. Elle ne nous regarde pas. Elle ne nous touche pas du regard, elle regarde – quoi ? – à l'intérieur du soi – "l'éternité", dirait Rimbaud, l'intime éternel

L'éternité qui passe, dirait Genet. La jeunesse – qui se pleure, dirait Mishima

Elle vient. N'en doutons pas, c'est une Elle. Tous les poètes le savent de ce savoir qui n'est pas savant, qui est extase, illumination. On ne peut pas dire : elle marche. C'est autre chose. Elle va flottante, comme une barque s'écoule sur une eau de soie. Elle est aile. Elle avance sur la fleur de l'infini, et nous sommes fascinés.

Tiens ! une phrase ! Là ! elle nous palpite à l'oreille. "Est-elle almée* ?" On dirait ce papillon jaune qui voltige comme l'esprit des morts aimés volette au-dessus des tombes.

On dirait le nom secret de Kinué, la mélodie de son énigme,

À sa vue, on ne sait pas ce qu'on voit, à sa voix on croit entendre l'appel du Surnaturel, tout son être vient de si loin, des profondeurs de nos émotions. Elle vient, ni vite ni lente, à cette allure comme commandée par un destin, comme un message. Envoyée. Ses pieds nus comme une pensée, comme les syllabes d'un poème. Venant comme une question qui ne se pose pas. Mais nous, intimidés, inquiétés, nous croyons reconnaître qu'elle vient de ce fameux pays des morts, le pays sans âge où persiste la beauté. On sent bien que ce qui nous charme c'est qu'elle continue

La première fois que sa Voix-des-profondeurs m'a touchée, c'était un midi au Théâtre du Soleil, on déjeunait près des cuisines, à une petite table de bois – du moins je le croyais. Kinué se restaurait, elle avait l'air d'une jeune femme calme, maîtresse de ses états d'âme, bien écrite, sans aucun excès, et c'est dans ces circonstances réelles que sa voix m'a atteinte. Une voix magique émise par un instrument de musique inconnu, aux gravités de violoncelle, créée, dense, cadencée, sans fond. Ineffaçable. Cette Voix ! osai-je interroger, est-elle... quelque invention divine ? Une sonorité datant des étoiles ? Cette musique dont parle Shakespeare ? Et la Voix m'a répondu :

Eh bien cette voix, c'est une œuvre. C'est le résultat d'un long et merveilleux travail de Kinué sur ses cordes, sur sa gorge, sur son souffle, sur ses bronches, sur son ventre.

Elle écoute tous ses muscles, explore et raffine toutes les ressources de son corps. Tout parle. Ses pieds sont musiciens, ses bras, ses mains sont poètes. Son âme parle par toutes ses fibres, ses articulations traduisent les variations de ses questions, de ses inquiétudes, ses espoirs. Elle est en transposition

Et cette action qui élève l'être à l'œuvre d'art est transmise à l'espace, au théâtre lui-même. Suivez le vol terrestre de Kinué. Prenez le corridor que son apparition parcourt, et vous sentirez le corridor se dérouler en jours et en siècles, en caressant la distance

Un ciel autour d'elle bat de l'aile et s'enlève comme les grues cendrées, ces oiseaux qui sont en vérité les lettres d'un poème qu'un Dante japonais aurait peint sur le vif dans la toile de l'air

* Référence au poème d'Arthur Rimbaud *Est-elle almée* ?

Almée : Emprunt à l'arabe *alm* : « celle qui est experte à la danse ». Le mot désigne en français une danseuse orientale, et, par transfert de sens, comparable à celui du mot japonais *geisha* (*Dictionnaire Le Robert*).



Kinué Oshima © Oshima Noh Theater

maibayashi (danse de nô) - 15min

羽衣 HAGOROMO (LA CÉLESTE ROBE DE PLUMES)

shité : Kinué Oshima

Ce nô s'inspire d'une légende très répandue en Asie et en Europe : celle des « femmes-cygnes », dont on trouve trace pour la première fois au Japon au VIII^e siècle dans un FÛDOKI (notes sur les particularités géographiques et les coutumes de telle ou telle province, incluant aussi des contes issus de la tradition orale). La trame en est simple : un jeune pêcheur, venu admirer la pinède de Miho, l'une des trois plus belles de l'archipel, découvre une superbe robe de plumes accrochée à un arbre : celle d'une créature céleste descendue sur terre pour se baigner à cet endroit. Le pêcheur veut voler cette robe magnifique, mais la créature céleste le supplie de n'en rien faire, car sans ces « ailes », elle ne pourra plus regagner le ciel. Le jeune homme se range à ces raisons, à la condition que l'être céleste interprète pour lui une danse raffinée, l'Azuma-asobi, qui marque la conclusion de cette pièce, attribuée à Zeami (1363 ? - 1443 ?) - danse accompagnée d'un récitatif qui évoque l'envol de l'être céleste, disparaissant peu à peu dans les brumes printanières voilant le Mont Fuji.

kyôgen - 45min

二人袴 FUTARIBAKAMA (UN HAKAMA POUR DEUX)

shité : Tadashi Ogasawara ;

ado : Hiroaki Ogasawara ; koado : Manroku Nomura, Akihito Nomura

Un jeune homme, marié de fraîche date, doit rendre visite à son beau-père pour le « mu-ko-iri » (littéralement « entrée du gendre »), rituel d'échange de coupes de saké qui, traditionnellement, marque l'adoption d'un conjoint par la famille de son épouse. Intimidé à la perspective de se rendre seul à cet endroit, il supplie son père de l'accompagner. Celui-ci, censé rester discrètement devant la porte de la résidence du beau-père, est découvert par le valet Tarô Kaja, et on le somme d'entrer pour se joindre à cette réunion festive. Catastrophe ! Le père et son fils ne possèdent qu'un seul « hakama » de cérémonie. Ils le coupent donc en deux, chacun en plaquant un pan sur le devant de son corps... Le stratagème fonctionne tant bien que mal, jusqu'au moment où le beau-père demande aux deux hommes de « danser en tournant »... Cette pièce, basée sur une suite de quiproquos accentués par les maladresses d'un gendre gaffeur, est l'une des plus jubilatoires du répertoire du kyôgen.

[Pause 20min]

nô - 80min

隅田川 SUMIDAGAWA (LA RIVIÈRE SUMIDA)

shité : Ryôichi Kano ;

kokata : Nanami Araki ; waki : Ryôichi Arimatsu ; waki-tsuré : Mitsuru Oka

Cette pièce, composée par le fils aîné de Zeami : Motomasa (1394 ou 1401 ? - 1432), et parfois attribuée à Zeami lui-même, fait partie de la série des « kyôjomonô » (mettant en scène des personnages de « femmes folles »), incluse dans la catégorie des « nô du monde réel » (« gendai-nô »). Un soir de printemps, au moment d'effectuer sa dernière traversée du jour sur la rivière Sumida, dans la province de Musashi (près de la ville actuelle de Yokohama), un passeur voit arriver une femme taxée de « folle » par un voyageur. Elle dit avoir parcouru des centaines de kilomètres depuis la capitale, Kyôto, à la recherche de son fils enlevé par des voleurs d'enfants. Durant la traversée de la rivière, le passeur lui conte l'histoire d'un petit garçon mort d'épuisement exactement un an auparavant, après avoir été abandonné sur la berge par ses ravisseurs. Et il incite la femme, qui a reconnu dans ce récit l'histoire funeste de son propre enfant, à se joindre à la cérémonie d'invocation au Bouddha Amida (Amitabha) pour le repos de l'âme de l'enfant, qui va avoir lieu sur l'autre rive, devant le tertre abritant sa dépouille... « Sumidagawa », d'une poésie poignante dans l'expression de la douleur d'une mère, a inspiré quelques siècles plus tard plusieurs pièces de kabuki et une œuvre de bunraku (théâtre de poupées), mais aussi, plus près de nous et dans le registre occidental, la « parabole religieuse » de Benjamin Britten : « Curlew River » (« La rivière aux courlis », 1964).



Sumidagawa (La rivière Sumida)

maibayashi (danse de nô) - 10min

八島 YASHIMA (LA BATAILLE DE YASHIMA)

shitô : Teruhisa Oshima le 16 mars, Kinuô Oshima le 18 mars

Un moine venu de la capitale (Kyôto) arrive sur le rivage de Yashima (un îlot volcanique dans la Mer Intérieure), hanté par le souvenir d'une bataille qui opposa jadis à cet endroit les deux clans rivaux des Heike (les Taira) et des Genji (les Minamoto). Au vieux pêcheur qui le loge pour la nuit, il demande de lui conter ce qu'il sait de cette bataille. Le récit du vieillard est d'une telle précision que le moine s'en étonne. Le pêcheur, avant de s'éclipser, laisse entendre qu'il est le fantôme de Minamoto no Yoshitsune, le général en chef du clan Genji, vainqueur des Heike à Yashima. Quand il réapparaît de l'autre monde, Yoshitsune évoque la souffrance d'être condamné, depuis sa mort, à se battre sans cesse sur la voie bouddhique des « shura » (les asura ou « guerriers belliqueux »), et se remémore la bataille navale de Dan-no-Ura, qui marqua la victoire définitive des Genji sur les Heike. Ce nô, composé par Zeami, s'inspire d'un célèbre épisode du « Dit des Heike » (« Heike Monogatari »), chanson de geste qui relate des combats réels : Yashima en mars 1185, et Dan-no-Ura un mois plus tard. Emblématique des « nô de guerriers » (shura-nô), il joue sur le contraste entre le climat paisible d'une belle nuit printanière et la véhémence avec laquelle se déroule le récit.

kyôgen - 50min

木六駄 KIROKUDA (LES SIX FAIX DE BOIS)

shitô : Tadashi Ogasawara ;

ado : Hiroaki Ogasawara ; koado : Akihito Nomura, Manroku Nomura

À l'approche du Nouvel An, le maître demande à son valet, Tarô Kaja, de se rendre chez son vieil oncle de Kyôto, afin de lui livrer du bois et du charbon pour l'hiver, plus un tonnelet d'excellent saké. Le valet doit donc mener tout seul, sur un sentier de montagne pris dans une tourmente de neige, douze bœufs lourdement chargés. Faisant halte au col d'Oi-no-Saka, il demande à boire au patron de la buvette, mais celui-ci, du fait de la tempête, n'a pu aller se réapprovisionner en saké. Qu'à cela ne tienne ! Une petite ponction dans le tonnelet destiné à l'oncle fera fort bien l'affaire... De coupe en coupe, les deux hommes vident le tonnelet, puis Tarô Kaja, très éméché, repart après avoir donné tout le bois à son compagnon de beuverie. Arrivé chez l'oncle, quelle ruse va-t-il trouver pour lui faire croire que son chargement ne comportait ni bois ni saké ? Cette pièce nous offre un exemple étourdissant des scènes d'ivrognerie agrémentées de chants et de danses qui font la gloire du répertoire du kyôgen. Mais la drôlerie en est encore accentuée par les pantomimes de l'acteur jouant le valet : il doit être assez habile pour représenter, sans le moindre accessoire, le cheminement malaisé de ses bœufs sur l'étroit sentier encombré de neige.

[Pause 20min]

nô - 60min

葵上 AOI-NO-UE (DAME AOI)

shité : Kinué Oshima le 16 mars, Teruhisa Oshima le 18 mars ;

tsuré : Yûichi Kano le 16 mars, Tomonori Tano le 18 mars ;

waki : Mitsuru Oka ; waki-tsuré : Ryôichi Arimatsu ; ai : Hiroaki Ogasawara

Remaniée par Zeami, cette pièce ancienne peut être rattachée aux « nô du monde rêvé » (mu-gen-nô), un répertoire riche en apparitions vengeresses : les shiryô ou « esprits des morts » revenus de l'au-delà. Sauf qu'ici, la protagoniste, Rokujô-no-Miyasudokoro (la Dame de la Sixième Avenue), est une femme bien vivante. Il s'agit à l'origine de l'une des héroïnes du « Genji Monogatari » (« Le Dit du Genji », chef-d'oeuvre romanesque composé au début du XI^e siècle). Amante passionnée du Prince Hikaru Genji, qui l'a délaissée pour une autre - Dame Aoi, devenue son épouse principale -, Rokujô, folle de jalousie, a jeté un sort à sa rivale qui se meurt, frappée d'un mal mystérieux. Malgré le titre de ce nô, la présence d'Aoi n'est que suggérée par un simple vêtement posé à l'avant-scène. Et Rokujô, dont « l'esprit vivant » (ikiryô) s'est glissé dans le corps d'Aoi, est elle-même victime du démon de la haine qui la hante. Il faudra l'intervention, vaine durant la première scène, d'une chamane, puis les invocations d'un ascète bouddhiste au cours de la scène finale, pour que Rokujô, au terme d'une douloureuse catharsis, retrouve enfin la sérénité. Ce rôle, l'un des plus complexes du répertoire, exige de l'interprète un jeu d'une grande subtilité, pour exprimer simultanément les émotions contradictoires de cette aristocrate de haut rang, déchirée d'être possédée par des passions vulgaires en dépit de sa distinction native. C'est de l'interprétation juste de ces contradictions que peut germer dans le cœur du spectateur la « fleur » de la Beauté. MISHIMA Yukio (1925-1970) a transposé la situation de cette pièce dans l'un de ses « nô modernes », intitulé lui aussi « Aoi-no-Ue » (1954).



Yashima (La bataille de Yashima)

PROGRAMME C : DIMANCHE 19 MARS À 13H30

subayashi (introduction musicale) - 5min

早舞 HAYAMAI

**Yasuhiro Sako, *fué* ; Tomohide Furuta, *kotsuzumi* ;
Yasuyuki Shirasaki, *otsuzumi* ; Masato Kodera, *taiko***

maibayashi (danse de nô) - 20min

鳥頭 UTÔ (LE MACAREUX)

shitê : Ryôichi Kano

Un moine, pérégrinant de montagne en montagne pour s'y adonner à des pratiques ascétiques, rencontre en chemin un vieil homme qui lui avoue être le fantôme d'un chasseur mort un an plus tôt, et le supplie de se rendre chez sa femme et ses enfants, à Soto-no-Hama (région côtière de l'actuel département d'Aomori), pour y déposer sur l'autel bouddhique une manche de son manteau de paille ainsi que son chapeau, en guise d'offrandes au Bouddha. Alors que le moine, arrivé à destination, prie pour le repos de l'âme du vieil homme, le fantôme de celui-ci réapparaît, et lui conte les tourments de l'enfer qu'il subit dans l'autre monde, pour avoir tué durant sa vie un jeune macareux qui, désormais transformé en faucon, l'a pris pour proie et s'acharne sur lui... Ce récit, qui forme la partie finale de la pièce - la seule à être jouée lors de cette représentation -, est d'une intensité d'autant plus cruelle qu'ensuite le chasseur disparaît sans avoir obtenu le pardon de sa faute : avoir ôté la vie à l'oiseau. Il devra sans doute continuer de souffrir pour l'éternité. À l'origine de ce nô, on trouve une vieille légende de la région d'Aomori, selon laquelle l'amour entre la femelle de cet oiseau marin et son petit est si fort que lorsque celui-ci meurt, sa mère ne cesse de pleurer des larmes de sang - anecdote reprise au fil des siècles par de nombreux écrivains, notamment le grand poète Fujiwara Teika (1162-1241).

kyôgen - 25min

三本柱 SAMBONBASHIRA (LES TROIS PILIERS)

shitê : Manroku Nomura ;

ado : Tadashi Ogasawara ; koado : Akihito Nomura, Hiroaki Ogasawara

Le maître, un homme fortuné, ordonne à ses valets, Tarô, Jirô et Saburô, d'aller chercher dans la montagne trois piliers de bois qu'il a fait préparer pour reconstruire le bâtiment où il entrepasse son or. Mais il précise qu'ils devront revenir en portant chacun sur l'épaule deux piliers. Mission apparemment impossible, car échappant à toute logique... Comment résoudre la question ? Après quelques palabres, le valet le plus fûté, Tarô Kaja, va trouver LA solution... et les trois hommes, chargés de leurs piliers, reviennent en chantant et en dansant chez leur maître, qui les accueille à bras ouverts, ravi de l'intelligence de son premier valet. Bon nombre de pièces de kyôgen - dont le propos est de brocarder sans méchanceté la bêtise humaine - tirent leurs effets comiques de l'opposition entre un maître autoritaire et stupide et un valet rusé, menteur, buveur et fort en gueule, qui ne cesse de se plaindre de celui par lequel il se sent exploité. La pièce se conclut alors sur une scène de poursuite, le valet s'enfuyant sous les injures de celui qu'il a berné. « Sambonbashira » fait exception à ce schéma : Tarô Kaja, loin de rechigner devant les ordres de son maître, s'applique à résoudre fort intelligemment l'énigme que celui-ci lui a posée, et l'histoire se conclut, pour une fois, par des réjouissances qui unissent le supérieur et ses subalternes dans une même euphorie.

[Pause 20min]

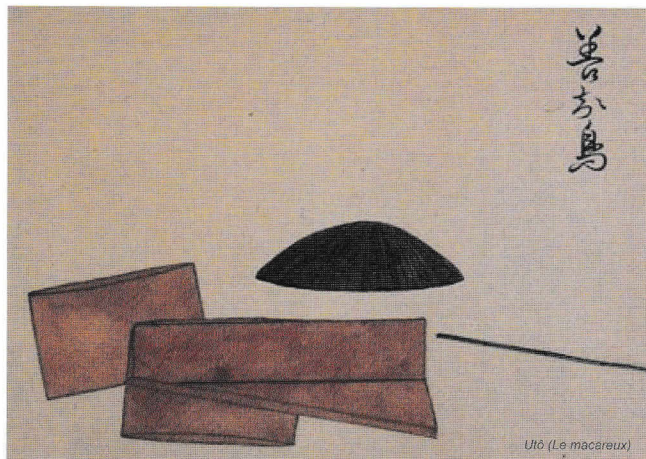
nô - 45min

鶴 TSURU (L'ENVOL DES GRUES)

shîté : Kinué Oshima ;

tsuré : Keisuke Shiotsu

Contrairement aux pièces emblématiques du répertoire traditionnel, présentées ici soit dans leur intégralité (« Aoi-no-Ue », « Sumidagawa »), soit par fragments (« Hagoromo », « Utô » et « Yashima »), « Tsuru » fait partie des shinsaku-nô : « nô nouvellement créés » à partir de la fin du XIX^e siècle, afin de revitaliser un art de la scène qui menaçait alors de s'étioler. Si certains de ces nô, composés depuis les années 1950, puisent leur inspiration dans des événements récents (la guerre du Pacifique, par exemple), d'autres reprennent des thèmes classiques. C'est le cas de « Tsuru », pièce composée par TOKI Zenmaro (1885-1980), poète et chercheur en langue japonaise. La trame en est simple : un fonctionnaire de la Cour impériale, empruntant une ancienne voie de pèlerinage, se rend à Tamatsushima (pointe sud de la péninsule de Kii), pour y admirer l'un des plus beaux paysages du Japon, chanté au VIII^e siècle par Yamabe-no-Akahito dans le « Man'yôshû » (« Recueil des dix mille feuilles »). Comme il récite quelques vers de Yamabe, une voix lui répond, entrelacée aux bruits des vagues, puis apparaît l'esprit d'une grue (symbole de longévité, de paix et d'espoir) avec laquelle s'engage un dialogue semé de citations poétiques... Remontée dans un temps lointain, presque mythique, ce nô est également un hommage à la beauté d'une nature encore intacte, exaltée par le lyrisme retenu de la langue japonaise classique. Joué pour la première fois en 1959, il est né de l'étroite collaboration de son auteur avec les comédiens de l'école Kita (Kita-ryû), dont Ôshima Kinué et sa famille sont les plus éminents représentants.



NÔ ET KYÔGEN

Spectacle complet, réunissant la danse, le chant, la musique et la littérature mais aussi les arts du masque et du kimono, le nô est l'une des formes artistiques les plus anciennes du Japon. Il se caractérise par son extrême retenue, par une tension immobile et la perfection du mouvement (kata). Il tend à la représentation d'un instant poétique, d'une expression symbolique de la vie. Le nô est né de la fusion de danses antérieures au XIV^e siècle. Il tire ses origines du sarugaku (« musique de singe »), forme populaire alliant la danse au mime, l'acrobatie à la magie, empruntée au sangaku d'inspiration indienne et chinoise, et des kagura (danses sacrées du shintô).

Le kyôgen (« paroles folles ») est une forme de comédie populaire apparue dans la région de Kyôto en même temps que le nô, au début du XIV^e siècle. Un peu à la manière de la Commedia dell'arte en Italie, il s'agissait à l'origine d'une forme improvisée plutôt simple et sans texte ni auteur défini. Puis, vers le milieu du XIV^e siècle, il est devenu habituel pour les acteurs de nô d'intercaler des scènes de kyôgen entre les cinq pièces de nô. Progressivement, combinant ainsi deux formes théâtrales contrastées, l'acteur principal des scènes de kyôgen s'est mis à interpréter le rôle de « ai » (intervalle comique) au milieu de chaque pièce de nô.

Tandis que le nô met l'accent sur la méditation et la mémoire, le péché et le salut, le kyôgen témoigne ouvertement de la nature humaine en maniant merveilleusement bien l'humour. À l'ère Muromachi (XIV^e-XV^e siècles), les représentations de nô et de kyôgen attiraient des milliers de spectateurs, sans distinction d'âge, de classe ou de genre. L'origine de ces deux traditions est étroitement liée et peut être mise en parallèle avec l'utilisation par Shakespeare de la tragédie au cœur de la comédie, ces formes ayant toutes deux pour objectif de montrer les gens tels qu'ils sont réellement.

Le répertoire compte près de 240 pièces, écrites principalement par Zeami, considéré comme le fondateur révolutionnaire du style actuel du nô. Le recueil de ses traités sur le nô, « Fûshi Kaden », écrit vers 1400 (mais devenu public seulement en 1883), fait date dans le théâtre mondial, puisqu'il précède Shakespeare d'environ 200 ans.



Oshima Noh Theater

Le masque – Œuvre d'art, essence même du nô, le masque fait figure d'élément primordial dans le jeu des acteurs. L'interprète considère cet objet comme sacré. Il symbolise un caractère ou un personnage.

La scène – La scène de nô repose sur des règles architecturales qui conjuguent l'esthétique à la technique. Le plateau (butai) en bois de cèdre patiné par le temps n'accueille aucun décor. Seuls quelques accessoires appartiennent à la scénographie. L'espace au fond (ato-za) est celui des musiciens. À droite de la scène (ji-utai-za) prend place le chœur. Bordé de trois pins, le pont (hashigakari), passage symbolique d'un monde à l'autre, de l'au-delà vers le temporel, permet à l'acteur de venir de la chambre au miroir à la scène.

Acteurs, chœur et musiciens – Les acteurs nô sont divisés en plusieurs types qui ont des rôles différents à jouer dans le drame. Le Shité (shite-kata) est le personnage central. La plupart des Shité portent un masque. Le Waki (waki-kata) est un personnage secondaire qui expose la situation. Il apparaît généralement en premier sur scène, indiquant au public où et quand le drame se déroule, et l'invitant à entrer dans le monde du nô. Comme le Waki représente une personne vivante, il ne porte pas de masque.

L'orchestre du nô comprend quatre instruments : une flûte traversière (nohkan), un petit tambour à main tenu sur l'épaule (kotsuzumi), un grand tambour à main tenu à la hanche (ohtsuzumi) et un grand tambour joué avec une paire de bâtons (taiko). Certaines musiques du nô sont purement instrumentales, d'autres sont accompagnées de voix. La composante vocale est répartie entre le chant ou la psalmodie du chœur pour commenter les actions, soutenir le récit du Shité ou décrire un paysage, d'une part, et les dialogues de la pièce qui sont prononcés par les acteurs dans un style de parlé/chanté d'autre part.



Tadashi Ogasawara et Hiroaki Ogasawara © Rei Ogishima

BIOGRAPHIES

Ryôichi Kano – Acteur Shîté de l'école Kita, il est désigné comme détenteur du Bien Culturel Immatériel Important du Nohgaku. Né en 1967 à Kumamoto, il a appris le nô auprès de son père Tanshu Kano, de Minoru Kita, 15^e Maître de la lignée Kita, de Rokuheita Kita, 16^e Maître, et de Maître Akio Shiotsu. Il enseigne et participe à la diffusion de l'art du nô auprès du grand public. En 1992, son père, Maître Tanshu Kano, a fait don d'une scène de nô à la ville d'Aix-en-Provence. Il s'agit de l'unique scène de nô authentique qui existe en dehors du Japon. Il a donné des représentations et des ateliers de nô à Aix-en-Provence, mais aussi à Paris, en France, en Allemagne, aux États-Unis, en Norvège, en Finlande, en Pologne, au Vietnam... et a contribué à la diffusion de la culture du nô.

Teruhisa Oshima – Acteur Shîté de l'école Kita, il est né à Fukuyama en 1976 et a appris le nô auprès de son grand-père Hisami et de son père Masanobu. Il a été formé par Maître Kita et a étudié auprès du 16^e Maître de la lignée Kita, Rokuheita Kita et de Maître Akio Shiotsu. Il participe à de nombreuses représentations de nô et à l'ouverture du nô à de nouveaux horizons, tels que « le nô en langue des signes », « le nô en réalité virtuelle » et « le nô en 3D ». En 2000, il commence à se produire en dehors du Japon, notamment à Taïwan, aux Pays-Bas, en Belgique, en France, au Royaume-Uni, en Finlande, en Bulgarie, dans les pays baltes et aux États-Unis. En 2009 et 2011, il participe aux spectacles de nô en anglais « Pagoda » et « Between the Stones » du Théâtre Nohgaku en tournée en Europe.

Kinué Oshima – Actrice Shîté de l'école Kita. Elle est née à Fukuyama en 1974 et est diplômée de l'université des arts de Tokyo. Elle a appris le nô avec son grand-père Hisami et son père Masanobu. Installée au Ohshima Nogakudo (théâtre nô) de Fukuyama, elle participe à de nombreuses représentations de nô. Elle se passionne également pour la diffusion à grande échelle des valeurs de la culture nô. En 2000, elle commence à présenter des spectacles de nô en dehors du Japon, notamment à Taïwan, aux Pays-Bas, en Belgique, en France, au Royaume-Uni, en Finlande, en Bulgarie, dans les pays baltes et aux États-Unis. En 2009 et 2011, elle participe aux spectacles de nô en anglais « Pagoda » et « Between the Stones » du Théâtre Nohgaku en tournée en Europe. Elle est lauréate du prix culturel d'Hiroshima (2018) et est chargée de cours pour l'université de musique Elizabeth.

École Kita – C'est l'une des cinq écoles de Shitekata (rôle principal) du nô. Le fondateur, Kita Shichidayû Chônô (1586-1653), issu à l'origine de l'école Kongo, fut autorisé par le Shogunat à établir sa propre école vers 1609 au début de la période Edo et prit le nom de Kita Shichidayû. Comme l'école Kita était aimée par les shoguns Toyotomi Hideyoshi, Tokugawa Tsunayoshi et Iemitsu, elle était respectée par les autres seigneurs féodaux. Ainsi, de nombreux professionnels du nô de l'école Kita sont actifs dans les anciennes villes châteaux du Japon. Née dans la société des samouraïs, l'école Kita possède un style fougueux et martial. Depuis l'ère Meiji, des initiatives uniques propres à cette école lui ont en outre permis de créer de nombreuses pièces de nô modernes.

Tadashi Ogasawara – Acteur de l'école Izumi, il est né en 1965, et est formé au kyôgen notamment par le grand maître Nomura Man (né en 1930), Trésor National Vivant, et son fils aîné Mannojo. Outre ses prestations régulières au Japon dans les pièces les plus renommées du répertoire, il dirige le bureau d'Ôsaka de la compagnie « Man-kyôgen ». Il travaille à diffuser son art en France (par exemple à la Maison de la Culture du Japon à Paris) et en Italie (conférences régulières à l'université de Venise ; recherches conjointes avec des acteurs italiens sur le jeu masqué dans le kyôgen et la Commedia dell'arte).